

SOMMAIRE

Présentation : LA LEÇON DES PAYSANS	3
« Les plus heureux du village » Entretiens avec quatre familles d'agriculteurs Catherine Henry	9
Du postmoderne à la campagne par Yves Dupont	37
De quelques théories de l'agriculture par Jocelyne Lamy	69
Incertitudes du développement agricole par Jacques Remy	79
	*
	**
L'équivoque vichyssoise (suite) par Pierre Bitoun	101
Loups, sorciers et drogues (fin) par Marc Le Court	123

Ce fichier constitue la version numérique du *Bulletin du MAUSS* n° 15.
Numérisation réalisée en 2013 par INGED, L'Ingénierie éditoriale,
76840 Hénouville, avec le concours du Centre national du Livre (CNL).
ISBN numérique : 978-2-914819-55-2



Édition originale : septembre 1985
N° d'inscription à la commission paritaire : 64558
ISSN : 0294-4278

PRÉSENTATION

LA LECON DES PAYSANS

Il n'existe plus, nous dit-on, de paysans, mais simplement des agriculteurs ou, mieux, des exploitants agricoles que rien d'essentiel ne distinguerait en principe des commerçants, artisans, industriels, petits, moyens ou grands. Comme ces derniers les exploitants agricoles, directement en prise sur le marché mondial, sont voués à la fatalité de la croissance et condamnés à rentabiliser leur entreprise ou à périr. Il n'est d'ailleurs pour s'en convaincre que de considérer la chute vertigineuse de la population rurale française depuis le début du siècle et, plus encore, depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Quelle meilleure illustration trouver du poids des déterminismes économiques et de l'infime marge de manœuvre qu'ils laissent à la subjectivité de paysans toujours voués à subir leur destin, que celui-ci revête la figure des intempéries, de l'Etat ou du marché? De ce point de vue sur la ruralité, qui fait la quasi-unanimité, la sociologie des campagnes se réduit à fort peu de choses. Il lui suffit amplement, le plus souvent, de distinguer entre une pointe d'agriculteurs modernes, bien formés aux techniques agricoles et à la gestion, et un reste lui-même parfaitement polarisé entre le groupe, restreint, de ceux qui, avec des retards et des succès variables, réussiront à s'accrocher au train de la modernisation et celui des condamnés à une rapide disparition du fait de leur arriération technique et culturelle. Pas de place dans ce

tableau, on le voit, pour l'image mythique du paysan traditionnel qui alimentait encore les rêveries écologistes des années 1970. Et si besoin est de raffiner un peu, on pourra toujours, sans quitter le terrain d'une catégorisation exclusivement techno-économique, distinguer entre les gros, les moyens et les petits, ainsi qu'entre les différents types de production agricole.

Tout n'est évidemment pas faux dans cette représentation couramment admise du monde rural qui a pour elle l'avantage de l'évidence empirique la plus immédiate. Ne manque-t-elle pas cependant l'essentiel en affectant de croire que l'évolution des campagnes serait le résultat mécanique d'une lutte manichéenne entre un progrès unilatéralement défini et les fameux « facteurs de résistance au changement » dont on nous rebattait les oreilles il n'y a guère, résistance profondément enfouie, évidemment, dans un archaïsme irrationnel ? Ce que rendent sensibles, au contraire, les articles ici réunis, c'est à quel point les choix techniques et économiques effectués par les agriculteurs sont tout autant et immédiatement des choix en faveur de types de socialité déterminés. Evidence, dira-t-on. Certes : Mais d'où vient qu'elle soit systématiquement oubliée ? A la prendre au sérieux les textes rassemblés dans ce numéro nous proposent plusieurs thèmes de réflexion importants.

Assurément aucune exploitation agricole ne saurait subsister désormais sans dégager une rentabilité monétaire minimale. Il faut donc investir, différer la consommation immédiate, recourir à ce que Böhm-Bawerk appelait un « détour de production ». Mais, et c'est là que la différence, essentielle, avec l'entreprise capitaliste se fait encore sentir, pour nombre d'agriculteurs, quelques importants que soient les investissements qu'ils réalisent, la rentabilité fait davantage figure de condition de survie que d'objectif privilégié. (Peu

d'entreprises se contenteraient d'ailleurs de la rentabilité agraire et peu de salariés accepteraient d'échanger leur sort contre celui des agriculteurs).

Par ailleurs il apparaît désormais clairement que les voies de la rentabilité et donc de la survie, sont infiniment plus complexes, mystérieuse et impénétrables que ne le pensaient les experts de tous ordres, syndicalistes jacistes ou ingénieurs agronomes qui ont encadré et organisé le grand exode rural de l'après guerre. Ce qui vole en éclats, ici comme ailleurs, c'est le mythe du *One best way*, l'illusion qu'il existerait un modèle unique de l'efficacité, une voie exclusive du salut économique. Dans certaines conditions, des exploitations parmi les moins intensifiées, les plus archaïques, peuvent se révéler sinon les plus rentables, au moins les moins exigeantes en travail et en dépenses de toute nature. Les moins vulnérables, assurément, aux fluctuations du dollar, des matières premières ou du temps.

Ce qui se brouille, du coup, c'est la dichotomie de l'archaïque et du moderne. Qu'il n'y ait pas, ou, plutôt, qu'il n'y ait plus, figés en deux blocs irréductibles, d'une part l'ancien et d'autre part le nouveau, c'est ce dont témoignent de façon particulièrement éclairante les entretiens réalisés par Catherine Henry avec des agriculteurs de l'Orne. Si deux familles, en effet, incarnent de façon parfaite chacune un de ces pôles, toutes les autres, au contraire, tentent de les combiner selon des dosages à chaque fois spécifiques, tout en communiant dans un même rejet des experts qui les ont poussées à un suréquipement et à un surendettement dévastateurs¹. Le refus d'une certaine modernité n'est pas ici du

1 Catherine Henry s'est entretenu avec 12 familles d'un village de l'Orne. Nous reproduisons ici les quatre premiers entretiens.

passéisme mais la condition même de la vie au présent, d'une efficacité non seulement économique mais aussi sociale.

Ce dont le monde rural semble, en effet, commencer à prendre conscience, au lendemain du raz de marée technocratique, c'est du fait qu'il ne pourra survivre que s'il sait se montrer inventif. Et ceci non seulement sur le plan technique et économique, par des réussites individuelles, mais également sur le plan social. Or cette efficacité dans la production d'un rapport social vivable, ne peut être que collective par nature. C'est le grand mérite du texte de Yves Dupont¹ que d'avoir su dépasser la tonalité techniciste usuelle des études écologiques consacrées à la mise en œuvre des énergies nouvelles pour nous montrer comment des choix technologiques, apparemment mineurs, constituent autant de choix politiques fondamentaux. A travers eux se jouent in concreto tous les grands débats que les intellectuels parviennent à peine à esquisser dans l'abstraction, ceux sur la modernité ou la postmodernité. Ceux, plus fondamentalement sur la façon dont un rapport social moderne peut se structurer en préservant une marge d'autonomie par rapport aux contraintes marchandes et étatiques, sans s'inféoder à une tradition révolue mais sans non plus, pour autant, prétendre ne naître de rien et ne devoir s'inscrire nulle part.

On se prend alors à considérer d'un autre œil ces paysans, ces « barbares au sein du monde civilisé », et à se demander s'ils n'ont pas une leçon à nous apprendre. Car, au fond, la question qu'ils posent, de façon toute rustique et prosaïque, en parlant vaches, biomasse ou soja, c'est bien celle de la liberté, celle de savoir comment rester leurs propres maîtres. Question immémo-

1 Extrait d'un rapport écrit pour l'INRA (juillet 1985), en collaboration avec Pierre Alphanéry et consacré à l'étude de l'utilisation de la biomasse dans une commune de la Manche, Marchesieux.

riale mais d'autant plus actuelle, également, qu'on ne voit plus guère d'autres groupes sociaux qui soient en mesure de la poser pratiquement et que la perte de cette liberté dans le choix de ses conditions d'existence est le prix que la modernité fait payer à tout un chacun en échange d'une réelle mais problématique opulence matérielle. Les a-t-on assez moqués de leurs désirs petits bourgeois, de leur attachement viscéral à la propriété : Et si celui-ci n'était que la contre-partie du désir, somme toute bien légitime, de demeurer des sujets le plus possible autodéterminés, serait-il à ce point méprisable ? Comme tous les autres groupes sociaux, plus que d'autres même, ils ont joué à fond la carte de la croissance économique. Mais peut-être sont-ils parmi les tout premiers à en refuser certaines des conséquences et à commencer (n'idéalisons pas il ne s'agit que de balbutiements mais non négligeables et déjà audibles, comme en témoigne ce numéro) à envisager de sacrifier une part d'aisance financière virtuelle à un gain de liberté et de sens. Si tel devait être le cas pour certains d'entre eux, il est vrai qu'ils y auraient été grandement aidés par la nature particulière de la production agricole. Contrairement à ce que diagnostiquaient les économistes marxistes et libéraux, celle-ci, comme l'a bien montré Claude Servolin¹ se prête mal à la très grande exploitation (surtout dans l'élevage) et favorise le faire-valoir direct, familial. **Jocelyne Lamy** nous rappelle utilement le débat théorique sur cette question. Du fait de cette nature particulière, l'intensification et le développement revêtent en agriculture une dimension plus ambiguë et complexe qu'ailleurs. **Jacques Remy** retrace ici un bref historique de la production intensifiée en agriculture et en analyse certaines des ambiguïtés, celles qui tiennent notamment

1 Cf. Claude Servolin, « L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste » in L'Univers politique des paysans, Cahiers de la Fondation nationale des Sciences Politiques, 1972.

à ce que le projet intensificateur n'est pas porté par le monde rural dans son ensemble mais uniquement par certains sous-groupes bien déterminés.

La suite du texte de **Pierre Bitoun** sur l'équivoque vichysoise s'insère ici tout naturellement puisqu'il nous montre, à travers l'étude du mystérieux pacte synarchique, comment la modernité technocratique plonge, aussi profondément que bizarrement, ses racines dans un imaginaire d'inspiration militaro-rurale. **Marc Le Court**, pour sa part, achève son étude (amorcée dans le n° 14) des liens qui unissent loups-garous, drogues et sorciers, en mettant à contribution le matériau mythologique grec.

Nous envisageons toujours la tenue d'une assemblée générale du MAUSS ainsi que l'organisation durant l'année de différents débats. Mais les vacances d'été sont encore trop proches, au moment où nous mettons sous presse, pour que tout ceci ait eu le temps de prendre corps de façon effective. Suite au prochain numéro ou dans une lettre que nous adresserons à nos abonnés.

A.C.